Document generated on 07/11/2025 11:12 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

« Mavie »
[La moto]

Jean Pierre Girard

Number 118, Summer 2014

Nouvelles de la route : une odyssée en fragments

URI: https://id.erudit.org/iderudit/71723ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Girard, J. P. (2014). « Mavie » : [La moto]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (118), 46–53.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

« Mavie »

Jean Pierre Girard

À Jacques Lafond

Il s'agissait d'une bande de brutes, c'est clair, même si on ne peut pas porter un jugement moral sur les clous d'un blouson, je porte moi aussi un blouson, d'ailleurs, mais pas avec une femme aux jambes écartées en dessous des clous, c'est vraiment un choix d'afficher ça. Quoi qu'il en soit, c'est notre champ centre, Daniel, qui a entendu un cri étouffé provenant d'un emplacement de camping tout près du nôtre, et le reste est un concours de circonstances, il faut que tout le monde arrive à se souvenir de l'affaire comme d'un alignement singulier des astres, une utopie, ou un désir latent hérité de tout ce que nos pères et mères n'ont pas fait, et ont laissé sur la table comme problèmes à résoudre.

Mais des brutes, bref. Ils étaient quatre. Moitié moins que nous.

Mavie, elle, était partie. Je veux dire, éloignée, partie vraiment loin, on parle de buildings, là, c'est très loin ça, très haut. Nous pensions bien nous être donné toutes les chances, près de quatre ans de nos vies, non pas seulement à attendre, mais bien à espérer que l'un sache lire qui était l'autre, et l'inverse, et qu'il cherche réellement à entendre sa différence, cet endroit intime d'où il parlait, ou d'où il se taisait : pas facile, vraiment pas facile. (Et les enfances de chacun n'ont aucune importance ici. Aucune. Il s'agit d'entendre — sans ce qui nous plombe tous, le passé — et aussi de s'approcher un tout petit peu de nos fragilités respectives — non pas seulement les accepter, mais voir ces fragilités comme des amies muettes, qu'on peut dissimuler au monde entier, et dont seul l'autre est témoin de l'existence, de la quotidienne influence.)

Les cicatrices sont saignantes, comme dans n'importe quel téléroman de merde où on grossit les cicatrices entre

les pubs et où le son est plus fort. Vidé de mon sang, je roule un peu trop vite et je le sais, la moto est puissante, je file vers l'est, les Îles peut-être, et je vais rouler longtemps, mais je n'ai pas les doigts de Mavie sur mes pectoraux. De son côté, je sais qu'elle cherche mes membres dans le vide, et qu'elle fonce dans le boulot, dans les morts, dans le noir et les images, dans ce qu'elle maîtrise comme sens, pour éviter de regarder en face combien elle est vulnérable. Nous nous aimons, et nous ne comprenons rien.

Jacques roulait beaucoup trop vite aussi, mais lui, c'était son habitude, une façon de traverser la mer, qu'il disait, lui comme moi, hommes des plaines.

L'hiver, il sortait en 4 × 4 pour « coucher les pancartes », c'était son expression. Il choisissait un coin tranquille de la campagne, élisait la pancarte à coucher, s'approchait jusqu'à ce que son pare-chocs touche le piquet de fer, et doucement, très, avec délectation je crois, il la « couchait », il trouvait ça drôle. C'était le seul moment où il ne roulait pas à tombeau ouvert — ce qui aura toujours été, et sera toujours, une expression déconcertante pour moi, surtout en fonction de la façon dont il est mort.

Cette bande de larves s'en prenait à une femme, il ne faut pas en vouloir aux gars de mon équipe d'être intervenus. Nous étions un peu sonnés par la défaite en finale, mais pas assez pour assister à ce spectacle-là sans réagir. Crisse, une femme, et ils étaient quatre, des colosses. Sans nous, elle ne serait sans doute même plus en vie, je ne sais pas, j'ai appris à me méfier de mes conclusions, mais j'en tremble encore, ça aurait vraiment pu se terminer très mal, cette histoire, c'était à La Tuque.

L'hiver, donc, Jacques « couchait » les pancartes avec son 4 × 4, et aux premiers beaux jours du printemps, on l'entendait venir de loin : c'est à moto qu'il roulait trop vite. Sa mort n'en a été que plus spectaculaire, mais ce n'était pas lui le fautif, c'est ce type, un agent des ressources naturelles à Sainte-Eulalie, qui n'a pas fait son arrêt au croisement, dans le milieu du village. Jacques roulait trois fois la vitesse

permise, évidemment, et c'est ce qui explique qu'en heurtant la portière côté passager de la voiture de l'agent des ressources naturelles, il s'est élevé comme un ange, son corps a passé par-dessus les fils électriques, je me demande à quel instant il est mort. À l'impact, pendant le vol plané ou au moment de toucher le sol ? Je me demande s'il a eu peur ou s'il a vu dans ce bref parcours aérien, lui qui était si terrestre, une sorte d'expérience, ou alors sa « vie », comme on dit. Je me demande s'il était vivant pendant sa longue envolée, d'ailleurs ; je me demande ce qu'il s'est dit, mon ami Jacques, ou ce qu'il m'aurait confié si j'avais partagé son dernier vol : « Aïe, c'est heavy, mourir, mon chum. » Peut-être que c'est ce qu'il aurait dit.

Quatre ans près d'elle, à essayer.

J'ai compris avec amertume que nous ne parlions pas le même langage, que nous n'exprimions pas de la même manière nos nécessités, et qu'au final, nous n'avions pas les mêmes priorités, les mêmes besoins. J'ai compris que l'échec ou la réussite étaient des notions humaines, pleines de trous. Elle est une femme complètement joyeuse, belle et fuckée, un peu comme tout le monde, et qui peut trouver dans la moindre parcelle de l'existence une raison de continuer, de se dresser contre les vents, elle dénichait immédiatement le potentiel actif d'une fleur qui pousse, d'un miroir propre, d'un nuage qui se déplace, d'un soufflé au fromage, d'un rôti. Mais elle ne pouvait pas regarder son intimité, pas sans se fissurer. Elle maîtrisait ces architectures, et c'est ce dont elle avait besoin, cette maîtrise. À ses côtés, moi, je planchais au contraire vers les projets immenses, je militais pour la paix, je donnais des sous aux organismes chargés de protéger la couche d'ozone, je voulais que les enfants de nos enfants voient des arbres, je vivais dans un monde de possibles, d'incertitudes, de il-faut-voir. Le contraire de sa façon de respirer. Et dire ce que je ressens est un besoin, pour moi, pas une corvée. Elle, c'était l'inverse.

Je voulais des enfants avec elle, ce qui ne m'était jamais arrivé auparavant, et j'essayais d'inventer dans mon désir le

signe de quelque chose. J'y arrivais, parfois. Je crois que nous nous complétions. Nous lisions d'un œil distrait le même journal, le matin, côte à côte, ne tournant la page qu'au moment où l'autre avait terminé, et nous nous moquions mutuellement, sans le dire, de ce que nous lisions. Comment on dit ? Tacite ?

Le plus gros des quatre avait une tête de lutteur, baraqué pour rebondir longtemps dans un ring. Il semblait être le chef. Il m'a dévisagé un moment, on sentait bien qu'il aurait voulu continuer sur la fille, la punir ou lui crier après, je ne sais trop. Les quatre étaient vêtus de noir, et probablement armés, et nous n'avions que des battes de baseball, nous, mais nous étions huit. Sagement, le colosse trouva plus intelligent de ne pas provoquer la bagarre, et quand j'y pense maintenant, je lui en suis reconnaissant, je suis sacrément content qu'il n'ait pas ouvert les hostilités. Si ces gorilles avaient sorti leurs pétards, je ne sais pas trop si nous serions tous vivants, aujourd'hui, et si je raconterais ceci.

C'est Jacques, cet ami mort avant d'avoir vingt ans, qui m'a appris à lire ma vitesse en fonction de l'écart entre deux poteaux de téléphone, sur les routes de campagne. Cent quatre-vingt-dix pieds, à peu près soixante mètres, en gros, un arpent, et quand vient le moment où tu roules trop vite pour compter les lignes pointillées au sol, c'est là que commence le « Grand Jeu des poteaux », comme il disait, tu dois atteindre la vitesse idéale, celle où tu franchis la distance entre les poteaux en exactement une seconde. À cent quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure, on avale un kilomètre en seize secondes.

Je confirme. C'est vite. Je veux dire, je le jure, c'est vraiment vite. (Et je n'ai jamais vu Jacques prendre une goutte d'alcool ou les autres poudres qui vont dans le nez ou les veines. Il était comme ça, bien assez fou sans expédients.)

Mais bref, ça fait le compte : seize poteaux, un kilomètre. C'était *cool* d'évaluer notre vitesse ainsi. Je ne comprends pas comment il est possible que Jacques n'ait pas évalué la possibilité que l'agent des ressources naturelles ne fasse pas

son arrêt. Ce n'est pas lui, ce n'est pas Jacques. C'était la brunante, mais le phare de la moto de Jacques, un des premiers aux halogènes blancs aveuglants, se discernait de très loin, surtout qu'il aveuglait, son putain de phare de merde, justement, nous avons eu une discussion assez relevée à ce sujet, et ça lui avait valu une jasette pittoresque avec le policier Grenier, congénitalement opposé à tout ce qui roule sur deux roues — « maudits motârds àààà drogue pis àààà marde ».

Je l'appelais Mavie, la nuit. Je choisissais un grain de beauté, et je chuchotais : « Mavie… À demain… » J'ai souvent prononcé « Mavie », dans la nuit, elle ronflait un peu, c'était à son dos que je m'adressais parce nous avions trouvé les positions qui nous convenaient, nous n'avions pas exactement les mêmes cycles de sommeil, mais Dieu sait qu'il ne faut pas installer un couple sur des méthodes communes. Plutôt valser avec les désaccords, et les voir danser de loin, comme des variables plaisantes de l'équation du duo. Quitte à ne pas manger la même chose, aux mêmes heures, parfois. C'est juste normal de ne pas être identiques. Et je ne lui en veux évidemment pas de ne pas savoir qui je suis.

J'espère qu'elle se trouvera, elle.

Toutes les chances, disais-je. Je suis persuadé que nous avons fait tout ce qui est humainement possible, dans le contexte d'alors, pour que réussisse cette tentative, on peut dire cette union, mais nous étions tributaires du mouvement, du déplacement des plaques tectoniques, de la musique dans la tête de l'autre, qu'on n'entend pas, malgré tous nos efforts. (Savoir que l'autre perçoit une musique qui nous est inaccessible, et attribuer à cette ignorance une valeur décisive, c'est la fin d'un couple. Chaque nuit je cherche sa main dans le noir, et Mavie n'y est pas, chaque nuit fait donc de moi cet être étrange, le lendemain, un peu plus effrayé, qui a parfois mal à la tête, et qui doute.)

Ces quatre pourris ont heureusement dégagé.

J'ai à peu près immédiatement allumé quant à la situation, et j'ai su que nous étions, comment dire, dans la marde, même à huit ; pour eux, nous n'en valions pas la peine. Nous n'étions

pas un projet valable, nous ne valions pas une bagarre, ni le fait qu'ils dégainent leurs armes, et eux surtout, je le sais maintenant, n'avaient pas du tout l'envie d'attirer l'attention des autorités de la petite ville où avait eu lieu le tournoi de balle lente.

Savoir que l'autre entend une musique qui nous est inaccessible est la fin d'un couple, c'est vrai, mais c'est peut-être aussi sa naissance. C'est peut-être à cet endroit que tout prend enfin son sens, ou alors l'inverse, qu'on arrête de donner de manière obsessionnelle n'importe quel sens à n'importe quoi, et peut-être qu'au bout de cette route se trouvera Mavie. Parce que nous ne sommes plus les êtres qui se sont trompés, qui ont travaillé dans la mauvaise direction. Nous sommes différents. Je sais que c'est terrible qu'elle m'ait menti quand elle disait que nous étions possibles. Terrible. Mais nous sommes différents, maintenant. Je ne sais pas ce qui se trouve au bout du chemin, je roule, et peut-être que Mavie m'attend là-bas.

Jacques possédait de plus ce réflexe, capital pour un motocycliste, de penser pour l'autre. Réflexe de mathématicien en mouvement, qui évalue les possibilités, les probabilités, qui sait que toute anomalie est un danger potentiel, qui connaît l'algèbre de la route. Dans la vie de tous les jours, penser à la place de l'autre est délicat, voire risqué, mais à moto, il s'agit de survie. Cette portière-là peut s'ouvrir, ce type-là peut accélérer quand vous le doublez, vous empêchant ainsi de vous rabattre à temps, ce dix-huit roues que vous suivez de trop près peut rouler sur le cadavre d'un raton laveur alors que vous, vous aurez ce rongeur sous votre pneu avant et qu'il faudra vous cramponner à votre guidon comme à l'existence, bonne chance, et un conseil : serrez fort. Donc, à moto, il faut penser aux possibilités mathématiques d'une anomalie, et ça devient tout bêtement une façon de rester vivant.

Le vent dans les cheveux, vous entrez au New Hampshire, vous n'avez plus besoin de porter le casque, vous avez envie de pipi, vous arrêterez, bientôt, pour faire pipi. Pisse, pipi, pisse, pipi : les deux ont leur charme, vous jonglez avec les deux mots et les faites tourner sous votre langue, ça fait des

sourires dans votre bouche, vous vous dites que *pisse* fait plus vulgaire, et que Jacques aurait aimé.

On se disait, après, toute l'équipe, qu'on avait eu raison d'intervenir, on se disait qu'on en avait eu assez de la domination sournoise de ces types dans les régions, de leur règne dans les bars de billard et de leurs biceps de pédales. On en a eu assez qu'ils se croient maîtres du monde et qu'ils imposent leur dictature. Nous nous disions n'importe quoi, mais nous avions tous ressenti une trouille de saint tonnerre de Dieu, et nous étions trop jeunes pour nous l'avouer. Ça aurait vraiment pu finir en boucherie, à La Tuque, et petit à petit, avec les années, nous en avons pris conscience.

Vous roulez seul, maintenant, sans Jacques et sans cet amour qui nouait ses mains osseuses sur votre poitrine vieillissante, vous avez collé une carte de la route sur le réservoir à essence, vers les Îles-de-la-Madeleine, mais vous avez bifurqué, c'est bien là votre joie, et vous savez que vous ne vous arrêterez pas dans le Maryland, ni dans le Delaware, ou alors juste pour pisser de nouveau, ces États où on oblige à porter le casque, et vous filerez vers le Colorado, où vous pourrez de nouveau rouler tête nue, et après le Colorado ce sera le monde, vous passerez l'essentiel de votre trajectoire sur la route à faire confiance à l'intelligence des autres, à leur désir de réellement comprendre, à leur humilité, leur compassion, votre ami sera le soleil, votre amie sera la nuit, vos amies les gouttes de pluie, et le monde à travers tout ça, qui attend juste d'être lu, il sera votre ami lui aussi, et aucune autre pisse avant Dubaï, c'est sûr et certain, à moins de rencontrer des blousons de cuir ornés de femmes en tenue avilissante, oui, à moins que sur la route ne se retrouvent quelques-uns de ces pourris, car si c'était le cas, vous savez aujourd'hui qu'une force honteuse s'emparerait de vous, la vengeance, car vous rebrousseriez chemin, vous viendriez vous garer près de leurs motos chromées, vous feriez vrombir un peu votre engin pendant qu'ils vous regarderaient en descendre, vous vous approcheriez d'eux, et ils vous entendraient très distinctement vous adresser à eux.

« *Do you speak french*, trous de cul ? »

Ils se tairaient, vous regarderaient avancer.

Vous sentiriez alors comme un ressort en vous. Une évidence. Vous auriez dans votre tête une carte à l'horizontale, et un désir diffus.

« Eh ! diriez-vous alors, sur un ton que vous souhaiteriez agressif, genre WWE[1]. Parlez-vous français, miteux ? »

Et ensuite, dans ce bouge poussiéreux des États dits d'Amérique, vous regarderiez la vie venir, vers vous.

Notre-Dame-des-Prairies
juin 2012 – septembre 2013

1. La WWE est la plus grande entreprise de catch (lutte) du monde (14,4 millions de téléspectateurs par semaine aux États-Unis) et diffuse ses émissions en 30 langues dans 145 pays. La compagnie s'est d'abord nommée Capitol Wrestling Corporation (1952), puis World Wide Wrestling Federation, (WWWF, 1963), et, plus tard, World Wrestling Federation (WWF, 1979). En 2002, à la suite du rachat de la WCW, la fédération s'est renommée World Wrestling Entertainment, abrégé en WWE à partir de 2011 (http://www.wwe.com/). Ces informations sont absolument superfétatoires, l'auteur partage votre avis, et se demande si cette note en bas de page fait partie ou non de la fiction.